

COLLECTION POUR LA SCIENCE LES PETITS THEMATIQUES

**Des feuilletables numériques fiables
et pratiques sur l'actualité scientifique**

Accédez facilement à **l'essentiel**
sur un **thème marquant** de l'actualité
scientifique grâce à :

- **une sélection d'articles de référence**

parus dans *Pour la Science*
et *Cerveau & Psycho*

- **compilée dans un feuilletable
numérique** de 35 pages environ

- **téléchargeable en format
PDF au prix de 3,99€**
(compatible avec
ordinateur et tablette).



Des dizaines de sujets à découvrir sur
www.pourlascience.fr/petitsthematiques

Les économistes cherchent à quantifier la notion de bonheur. Mais les méthodes qu'ils élaborent sont à manier avec précaution et produisent des résultats aussi intéressants que difficiles à interpréter...

La mesure du bonheur

Joachim Weimann, Ronnie Schöb et Andreas Knabe

Connaissez-vous *Homo economicus*? C'est nous! Du moins « nous » tels que les économistes nous décrivent. Quand ils construisent leurs théories, ils supposent que nous agissons toujours de façon rationnelle, avant tout pour nous procurer des biens matériels, et que nous favorisons surtout nos parents proches. Au moins 90 pour cent des modèles économiques sont construits en supposant que les gens se conduisent ainsi... Dans le monde entier, des économistes se servent de ces modèles pour analyser les marchés ou se demander comment organiser la société afin d'optimiser l'emploi de ressources limitées. Malgré leur évidente imperfection, ces modèles sont efficaces et expliquent bien de nombreux phénomènes économiques; en outre, l'idée que les humains seraient égoïstes ne semble pas dénuée de pertinence...

Pour autant, les économistes qui étudient la satisfaction des individus face à

leur vie ont émis l'hypothèse selon laquelle revenus et bonheur ne sont pas directement liés, et que l'on peut s'enrichir sans devenir pour autant plus heureux en proportion. Nous allons détailler les observations et les considérations qu'appelle cette thèse. Puis nous examinerons les récents résultats qui la remettent en cause et qui montrent aussi que la façon dont nous évaluons notre satisfaction évolue avec le temps, tout en étant différente suivant la dimension du bonheur que nous considérons.

Le modèle rationnel mis en question

Le modèle rationnel (en anglais le *Rational economic model*) que les économistes ont fondé sur le concept de *Homo economicus* dérive de ce que l'on nomme la théorie économique néoclassique. Ce modèle est

fortement critiqué: deux types d'objections lui sont opposés.

Le premier provient des laboratoires d'économie comportementale, où l'on sait bien que l'être humain ne se comporte que partiellement de façon rationnelle. Ainsi: les individus ont des motivations altruistes en plus de leurs motivations égoïstes; ils sont dotés d'un sens de la justice, de sorte qu'ils agissent volontiers suivant le principe de l'échange équitable: «Ce que tu fais pour moi, je le fais pour toi»; enfin, ils cherchent toujours à éviter les grandes injustices.

Des expériences de laboratoire ne cessent en effet de faire apparaître des motivations altruistes. Quelle force ont-elles vraiment? Les constatations s'accumulent et montrent que si les gens adoptent bien des comportements altruistes, ils le font à l'intérieur de certaines limites. Il s'avère par exemple que lorsque les mêmes inte-



L'ESSENTIEL

■ De hauts revenus seraient synonymes de bonheur. Toutefois, la recherche économique a relativisé l'idée selon laquelle l'argent fait le bonheur.

■ L'économiste Richard Easterlin a même émis l'idée que l'on peut s'enrichir sans devenir plus heureux pour autant.

■ Des chercheurs ont ensuite montré que notre satisfaction subjective dans la vie varie au cours du temps, tout comme nos critères en matière de bonheur.

© Jürgen Ziewel/Kon Images/Corbis

ractions se répètent, la générosité cède vite le pas à l'égoïsme. Illustrons cela par une expérience récente, simple et instructive : deux fois dans la journée, les participants recevaient de l'argent tout en étant informés qu'ils pouvaient soit le garder pour eux, soit en donner à une organisation caritative. Résultat ? Le matin, ils offraient plus de la moitié de l'argent reçu, mais, l'après-midi, la somme offerte ne dépassait pas le quart de la somme reçue...

Le second type d'objections portées au modèle rationnel provient des économistes qui étudient le bien-être. Il est bien connu que la compétition favorise les actes égoïstes. C'est cette réalité qui explique que les économies de marché se développent plus vite que les autres systèmes économiques. En conséquence, le revenu national augmente en même temps que le revenu personnel. Les économistes

se sont habitués à considérer cela comme l'expression du succès de l'économie de marché, selon le principe que, plus un revenu est élevé, plus il procure d'aisance, de sécurité et de qualité de vie.

Le paradoxe d'Easterlin

Toutefois, en 1974, le théoricien américain de l'économie du bien-être Richard Easterlin effectua une étude empirique sur les rapports entre argent et bonheur, qui renversa l'image convenue de l'économie de marché. R. Easterlin analysa des entretiens où l'on demandait à des individus s'ils étaient satisfaits de leur vie. Il cherchait en particulier à savoir si ces impressions évoluaient dans le temps, et si oui de quelle façon. Comme on s'en doute, il apparut que les gens riches vont mieux que les pauvres. Toutefois, R. Easterlin constata aussi que ces impressions

n'étaient valables qu'à un moment donné. Pendant toute la période étudiée, la satisfaction moyenne n'a pas évolué, même si les revenus ont régulièrement augmenté. Manifestement, les gens pouvaient devenir plus riches sans pour autant apprécier davantage leur vie.

C'est ce phénomène qui est connu aujourd'hui des économistes sous le terme de paradoxe d'Easterlin. Pendant longtemps, les chercheurs se sont peu préoccupés de ce résultat, mais leur approche a évolué. Depuis une quinzaine d'années, la satisfaction subjective dans la vie a été étudiée à la faveur d'entretiens où l'on demande aux personnes interrogées d'évaluer leur satisfaction sur une échelle de bonheur allant de 0 (totalement insatisfait) à 10 (totalement satisfait). En Allemagne, ces études sont conduites dans le cadre d'une grande enquête socio-économique réalisée sur le panel SOEP conçu pour suivre au fil

L'État rend-il heureux ?

Dans leur ouvrage *Le Bonheur. L'approche économique*, Bruno Frey et Claudia Frey-Marti rapportent que les ressortissants des pays globalement démocratiques ont tendance à se déclarer plus satisfaits de leurs vies. Pour ces économistes suisses, c'est certain, les institutions démocratiques augmentent considérablement le bien-être des gens. Une augmentation des droits de participation démocratique d'un point sur une échelle de 10 entraîne le même accroissement de satisfaction dans la vie qu'une augmentation de revenu de 3 500 euros...



© Shutterstock/Glovatsky

1. UNE PETITE PIÈCE DE MONNAIE trouvée sur une photocopieuse rend heureux celui qui la trouve. Cela a été constaté lors d'une expérience réalisée dans la bibliothèque de l'Université du Michigan. À la sortie de la bibliothèque, les étudiants qui trouvaient une pièce de dix cents de dollar volontairement « oubliée » par les enquêteurs se déclaraient plus satisfaits de leur vie que les autres.

du temps la satisfaction de 20 000 ménages. En France, c'est l'INSEE qui mène ce type d'études. Par exemple, l'enquête « Qualité de vie et bien-être » de 2011 a montré que le niveau moyen de satisfaction subjective dans la vie est de 6,8 sur l'échelle du bonheur, et que 7 pour cent des gens se situent au-dessous de 5.

Si le paradoxe d'Easterlin existe bien, alors il semble qu'il ne puisse avoir qu'une seule explication : notre satisfaction ne dépend pas de notre revenu absolu, mais de notre position relative sur l'échelle des revenus. Mais la moyenne ne varie guère : si la position de quelqu'un sur l'échelle des revenus s'élève, celle d'un autre devra descendre... Cette situation est comparable à ce qui se passe lors d'une course de 100 mètres : que quelqu'un passe, par exemple, de la troisième à la deuxième place, et celui qui était à la deuxième place passera à la troisième, ou pire !

De même, il n'est pas possible que tous soient gagnants dans la compétition pour les hauts revenus, et notre position par rapport à celle des autres est essentielle à notre ressenti. Afin de rendre cette réalité concrète, imaginez que votre responsable hiérarchique vous a convoqué et vous annonce qu'étant donné le caractère remarquable de votre travail, il a décidé de vous attribuer une augmentation de salaire de cinq pour cent (voir la figure 2). Vous sortez très satisfait de l'entretien, mais rencontrez par hasard un collègue qui, remarquant votre visage rayonnant, vous demande naïvement : « Alors, toi aussi tu as une augmentation de dix pour cent ? » Votre gaité disparaît sur-le-champ et vous avez l'impression d'avoir reçu une douche froide.

Tout est affaire de comparaison

Si l'on suppose vrai le paradoxe d'Easterlin, alors notre esprit comparatif a de grandes conséquences sociales. Quand, dans un groupe, le gain total est limité alors que la compétition fait rage, il serait sensé de la limiter. Dans ce cas, l'État devrait limiter la lutte pour les hauts revenus, ce qui nous libérerait de tant d'aspirations vides de sens et d'une quête hédoniste sans fin, où nous enferme notre égoïsme...

Bref, le paradoxe d'Easterlin pris à la lettre impliquerait que tout ce que les économistes préconisent produirait en

fait le contraire de ce qu'ils en espèrent : la compétition serait néfaste et la croissance absurde. Les interventions de l'État dans la vie privée seraient nécessaires et justifiées... pour protéger le bonheur des gens. De quoi donner des sueurs froides aux libéraux – qui sont par principe opposés aux interventions de l'État – et, plus généralement, à la plupart des économistes !

Nous voyons que le mérite incontestable de la recherche sur le bien-être amorcée par R. Easterlin est surtout d'avoir attiré l'attention sur la signification des positions sociales et économiques relatives de chacun dans la société. Toutefois, les données sur la satisfaction dans la vie à partir desquelles il a travaillé suffisent-elles à tirer les conclusions auxquelles son paradoxe nous convie ? Il est possible que non ! Au cours des cinq dernières années, plusieurs études ont remis le paradoxe d'Easterlin en question.

Que notre position relative dans la société ait des conséquences notables est incontestable. En 2007, Luis Rayo, de l'Université de l'Utah, et Gary Becker, de l'Université de Chicago, ont constaté que nous choisissons toujours des références qui nous sont proches dans le temps et dans l'espace. Cela s'explique par deux caractéristiques de notre cerveau : nous sommes incapables de percevoir les augmentations de bonheur qui sont trop petites... mais aussi celles qui sont trop grandes.

Ces limites de notre perception du bonheur impliquent que nous ne pouvons nous mouvoir à volonté vers le haut ou vers le bas sur l'échelle des émotions. Au lieu de cela, nous nous orientons par approximations, d'après des références qui nous permettent d'estimer à peu près notre niveau de bonheur. Il peut s'agir des revenus de collègues ou de voisins, mais aussi de notre revenu de l'année précédente. L. Rayo et G. Becker avancent qu'au cours de l'évolution, il a toujours été important pour les membres de notre espèce de savoir estimer à la fois leurs contributions à la vie du groupe, mais aussi leur position relative au sein de ce groupe. Un chasseur qui ramène moins de gibier que les autres commet certainement des erreurs systématiques. Afin de s'en apercevoir, il doit comparer ses performances à celles des autres.

Pour autant, la comparaison avec les autres ne saurait être notre seul critère de bonheur. Nos yeux s'adaptent à l'intense

lumière du jour, mais dès que nous pénétrons dans une caverne, ils s'adaptent à une autre échelle de luminosité. Dans les deux cas, nous saurons dire s'il « fait sombre » ou s'il « fait clair ». Pourquoi en serait-il autrement avec notre perception du bonheur ?

Dès lors, que penser du paradoxe d'Easterlin ? Qu'est-ce qui s'oppose à l'idée qu'il soit rigoureusement applicable comme le préconisent beaucoup de gens ? En fait, il existe déjà un premier doute concernant la validité des données rassemblées en demandant à des individus d'estimer leur satisfaction subjective dans la vie sur une échelle de 1 à 10. De telles données, qui constituent toujours la base de la recherche sur le bien-être, représentent-elles correcte-

ment la satisfaction des sujets interrogés ? Manifestement non.

De fait, les données produites quand on demande à des sujets d'estimer leur satisfaction dans la vie sur l'échelle du bonheur (de 0 à 10) ne semblent guère fiables. Par exemple, en interrogeant les mêmes personnes une seconde fois, les chercheurs ont testé s'ils obtenaient les mêmes résultats. La réponse est non : certes, les résultats des deux enquêtes sont corrélés, mais avec un coefficient de corrélation égal à 0,5, ce qui est faible (des réponses identiques donneraient 1).

En outre, on a constaté que les réponses concernant la satisfaction subjective dans la vie sont influencées par des détails qui ne devraient pas jouer de rôle, comme le temps

qu'il fait... Lors d'une expérience conduite en 1987 à l'Université du Michigan, le psychologue social allemand Norbert Schwarz a mis en évidence le rôle des conditions extérieures. Une pièce de dix cents fut placée dans la photocopieuse d'une bibliothèque universitaire, comme si le dernier usager de l'appareil l'avait oubliée : tous les étudiants qui la trouvèrent l'emportèrent. À leur sortie de la bibliothèque, on leur demanda de participer à une enquête sur leur satisfaction dans la vie. Les étudiants enrichis par la pièce emportée se déclarèrent nettement plus satisfaits que les membres du groupe de contrôle. Ainsi, dix cents suffisent à influencer l'humeur d'un étudiant !

Cela signifie-t-il que nous ne pouvons pas nous fier aux données concernant la

Le paradoxe du malheur français

La France est l'une des surprises réservées par l'économie du bonheur : on est plus malheureux qu'ailleurs... par culture.

Le niveau de vie des habitants d'un pays est lié à leur bien-être déclaré. Ainsi, pour un niveau de revenu par personne, ou pour un indice de développement humain donné (l'IDH, qui combine le revenu par individu, l'espérance de vie et le niveau d'éducation), on peut prédire le niveau moyen de bonheur de la population d'un pays. On peut même représenter cette relation par une courbe (*ci-contre*). Mais au-delà de cette relation moyenne, on constate des écarts étonnants.

Certains pays se trouvent systématiquement au-dessus de la courbe : c'est le cas des pays d'Amérique latine, dont les habitants semblent détenir le secret d'un bonheur qui magnifie leurs conditions de vie. Les pays du Nord de l'Europe (Norvège, Suède, Danemark) sont eux aussi au-dessus de la courbe. À l'inverse, les habitants des pays anciennement socialistes sont nettement moins heureux que ne le prédirait leur niveau de vie.

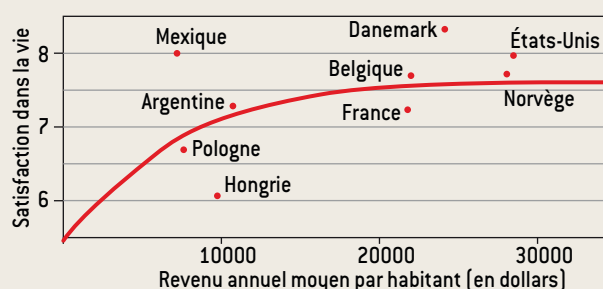
Qu'en est-il de la France ? Étonnamment, les Français sont bien au-dessous du niveau de bonheur que prédirait leur niveau de vie. Sur une échelle de bonheur graduée de 0 à 10, ils se placent en moyenne à 7,2 ; pourtant, étant donné leur IDH, ils de-

vraient connaître un niveau de bonheur moyen de 7,6. Ils perdent donc inexplicablement environ un demi-échelon sur l'échelle de bonheur et se situent dans la queue du classement des pays d'Europe occidentale, bien au-dessous de la moyenne européenne. Avec un IDH identique à la France, la moyenne de la Belgique se situe à 7,7 et le Danemark à 8,3. Au total, le fait d'être Français réduit de 20 pour cent la probabilité de se déclarer très heureux, c'est-à-dire au-delà du septième échelon (8 et plus).

Ainsi, tout se passe comme s'il y avait une sorte de « perte en ligne » du bonheur en France, une dissipation du bonheur normalement produit par les conditions de vie objectives.

Notons que depuis que les données sont disponibles, c'est-à-dire depuis les années 1970, le classement relatif des pays est stable, et la position défavorable de la France aussi. Il ne s'agit pas d'un effet de conjoncture.

Ce relatif défaut de bonheur français se traduit par la consommation élevée d'antidépresseurs. Ils illustrent également par des scores élevés de désordres psychiques et de détresse mentale. Et les mesures plus émotionnelles du bien-être, recueillies dans l'enquête mondiale réalisée par l'entreprise Gallup, conduisent au même résultat : les Français obtiennent un score très faible en matière d'émotions positives ressenties au cours de la semaine qui a pré-



LE BIEN-ÊTRE est relié au niveau de vie (courbe rouge). Mais dans certains pays, notamment en France, il est anormalement faible.

cédé l'enquête (joie, enthousiasme, détente, sourire) et un score très élevé en matière d'émotions négatives (anxiété, stress, tristesse, colère), contrairement à la Grande-Bretagne, à la Suède et aux Pays-Bas par exemple, qui se situent en haut du classement.

Le « malheur français » ne s'étend pourtant pas aux immigrés. Certes, les immigrés sont toujours moins heureux que les « natifs » d'un pays donné. Mais au-delà de l'effet du déracinement, si l'on considère deux immigrés issus du même pays dont l'un choisit de s'établir en France et l'autre aux Pays-Bas, le premier ne sera pas moins heureux que le second.

Cela montre que le moindre bonheur des Français ne peut pas être attribué uniquement aux circonstances objectives de leur vie, mais doit aussi être rapporté à la façon dont les Français transforment leurs expériences en bonheur ressenti. En systémati-

sant cette analyse des différences entre population immigrée et non immigrée au sein d'un échantillon de pays européens (*European Social Survey*, 2002-2010), on vérifie que la plus grande partie de cette perte en ligne de bonheur est liée à la « mentalité » et à la « culture » françaises. On constate aussi que les Français vivant à l'étranger sont moins heureux que d'autres Européens vivant hors de leur pays d'origine. Enfin, les immigrés ayant été scolarisés en France dans leur prime enfance (avant l'âge de dix ans) se déclarent moins heureux que ceux qui ne l'ont pas été.

Généralement, le niveau de bien-être déclaré par les émigrés européens est lié au niveau moyen de leurs compatriotes restés au pays, une preuve de la dimension culturelle du bien-être. Une piste de recherche à creuser...

Claudia Senik
École d'économie de Paris
et Université Paris-Sorbonne